

LE PAYS D'AUGE À TRAVERS...

1035-2016 Mézidon et Canon Une histoire

Alors que les territoires des communes du Sud Pays d'Auge connaissent de profonds bouleversements avec la création d'une grande agglomération et de nombreuses communes nouvelles, Mézidon et Canon ont souhaité faire le point sur leur histoire, des siècles passés et ce jusqu'en 2016.

L'ouvrage qui rassemble cet important travail de recherche vient d'être publié par notre association pour le compte de la ville de Mézidon-Canon. Jean Bergeret et Françoise Dutour ont assuré la coordination et la rédaction de cette monographie avec l'aide de chercheurs passionnés et amis de leur cité, Monique Aubey, Christophe Delassalle et Brigitte Fontaine.

Remontant à l'époque où trois peuples gaulois (les Lexovii de Lisieux, les Viducasses de Vieux et les Esuvii de Sées et Exmes) fréquentaient les rives de la Dives, l'histoire de Mézidon débute au XI^e siècle avec Guillaume de Normandie qui donne cette terre à un puissant seigneur de sa cour Odon Stigand. C'est lui qui sera à l'origine de la fondation de la Collégiale de Sainte-Barbe-en-Auge en 1055. Ce chapitre fondateur de l'histoire de Mézidon fait l'objet d'une étude exhaustive accompagnée d'une iconographie exceptionnelle où l'on voit le rôle important joué par les Stigand et les Tancarville, barons de Mézidon, puis ensuite par les prieurs de cette collégiale devenue prieuré.

Le XVIII^e siècle permet d'évoquer la figure du grand humaniste, ami de Voltaire, Jean-Baptiste Elie de Beaumont qui transforma le domaine et le parc de Canon en un chef-d'œuvre de l'esprit du XVIII^e siècle tel que nous le connaissons aujourd'hui. Pétri d'idées philanthropiques, il instaurera dans la paroisse la célèbre fête aux Bonnes Gens au

cours de laquelle sont couronnés « une bonne fille, une bonne mère, un bon vieillard et un jeune homme bon chef de famille ». Les festivités, objets d'un cérémonial bien réglé, dureront jusqu'en 1785.

La période révolutionnaire viendra mettre fin au prieuré de Sainte-Barbe avec sa vente et celle de son mobilier comme bien national. Un parisien acquiert la partie la plus importante et c'est son fils qui abattra les bâtiments à terre sauf le dortoir des moines mettant ainsi un terme à la longue histoire d'un des plus importants établissements monastiques de Normandie.

Du XIX^e siècle à 1914, c'est la révolution industrielle avec l'implantation d'une filature en 1826. En 1855, Mézidon a une gare et le 4 août 1858, la ligne Paris-Cherbourg est inaugurée. Le dépôt est créé entre 1860 et 1870.

Puis, c'est l'âge d'or de Mézidon qui devient, entre 1914 et 1990, la cité cheminote du Pays d'Auge avec des activités de triage, de dépôt et de réparations. Des mézidonnois deviendront cheminots de père en fils sur plusieurs générations et toute l'activité économique, sociale, culturelle et sportive tournera autour du rail.

En 1908, la Biscuiterie Normande s'installe à Mézidon avec sa production de biscuits. A la veille de la seconde guerre mondiale, elle comptera jusqu'à une centaine d'ouvriers dont une majorité de femmes. La belle boîte de biscuits, ornée d'une jolie normande avec sa coiffe et son saint-esprit à son cou, trônera fièrement dans les bonnes épicereries du Pays d'Auge pendant des décennies.

Les années sombres, 1939-1944, arrivent avec l'occupation qui comme partout vient perturber la vie avec son lot de restrictions, ses tristes scènes d'exode, ses rationnements peut-être moins



ressentis ici, à Mézidon, en raison de son caractère rural : les habitants cultivent leurs jardins pour faire face. Viendra le temps de la Résistance avec les sabotages, les mitraillages, les représailles et les déportations jusqu'à ce 17 août 1944 où Mézidon est libérée.

Les deux derniers chapitres de ce livre si agréable à feuilleter traitent de la Reconstruction de la ville, de ses transformations et de ses mutations tout au long de cette deuxième moitié du XX^e siècle. Rien n'est oublié : les élections municipales, les événements culturels, les manifestations sportives avec le fameux cross de Mézidon et le célèbre Michel Jazy et aussi cette inoubliable Coupe du monde de marche en 1999. Ce sont ensuite quelques belles pages sur le patrimoine architectural (châteaux, églises, vestiges de l'abbaye Sainte-Barbe, architecture contemporaine qui nous invitent à faire quelques pas jusqu'à cette emblématique « LOCO », équipement culturel symbole du renouveau de la ville et dont l'appellation rappelle son passé ferroviaire.

Le peintre Pierre Bonnard disait que l'œuvre d'art est un arrêt du temps. Faisons cette pause avant de refermer ce livre et après avoir parcouru tant de siècles, pour contempler les peintures des églises du Breuil, de Mézidon et de Canon et évoquer ce bonheur

de peindre qu'ont connu le peintre impressionniste Jules-Louis Rame et André Lemaître près de l'église de Canon ou sur les bords du Laizon. (A. Gohier)

Monique Aubey, Jean Bergeret et Christophe Delassalle, Françoise Dutour, Brigitte Fontaine, éditions Association Le Pays d'Auge-Ville de Mézidon-Canon, 12 euros, disponible à la mairie de Mézidon-Vallée d'Auge et à l'Association Le Pays d'Auge (Lisieux)

Madame Piquefeu de Bermon dite « Marinette »

Le titre familial ne laisse pas présager le sérieux de ce document. Jules Benjamin Louvet, marqué par le caractère entier de sa tante Marie Anne Louvet, se fit un devoir de narrer les étapes essentielles de sa vie. Il se peut aussi que résolu franc-maçon, le neveu ait vu en sa parente, d'esprit quelque peu libre penseur, une bienvenue pionnière. Née honfleuraise, Marie Anne Louvet (1757-1837) fut châtelaine de Neuville-sur-Oise et finit sa vie à Glatigny (alors en Seine-et-Oise) dans ce qui fut un petit pavillon de chasse. Née roturière, elle fit, a priori, un beau mariage avec un armateur-négociant, de 15 ans son aîné. Vu son tempérament anticlérical, Antoine du Boullay et Brigitte Lequeux imaginent même un instant qu'elle a pu refuser une cérémonie religieuse avant d'arguer que son père ne l'aurait jamais toléré. Même d'esprit libéral, elle ne pouvait adhérer aux vues du Tiers État et d'ailleurs, la Révolution bourgeoise dégrada moins ses biens que les armées d'occupation lors de la chute du premier Empire qui laissa, exsangues, les finances de la France.

Fille d'un drapier honfleurais qui ne fit pas fortune, sa jeunesse est rythmée par des soirées dansantes en robes de mousseline des Indes. On y goûte un « cidre délicieux qui se conserve doux une année entière ». Marinette observe que les prêtres qui remettent nos pêchés « retombent aussi facilement que nous dans des peccadilles dont ils nous font crime si l'on ne les

rachète à prix d'argent ». Après son mariage, de la simple maison paternelle toute proche du vieux bassin, elle passe, en semaine, à une opulente maison de maître un peu plus haut dans Honfleur qui devint par la suite le presbytère de l'église Sainte-Catherine et, aux beaux jours, au petit domaine de Tricqueville, sis entre Pont-Audemer et Beuzeville. Puis, M. de Piquefeu de Bermon, « Officier commensal de la maison de la Reine, Vice-consul d'Espagne, Trésorier de la guerre et Négociant-Armateur au port de Honfleur » acquiert le château susnommé de Neuville-sur-Oise, domaine d'un modeste rapport financier puisqu'il y a proscriit la chasse jusqu'à ce que les paysans s'insurgent des déprédations des bêtes sauvages. Nos éditeurs indiquent, en note, avec précision : « Officier commensal consiste à loger et à entretenir la Reine et son équipage lors d'une éventuelle nuitée honfleuraise. Celle-ci n'étant jamais advenue, M. de Bermon n'eut pas à offrir ses services » qui en jetaient pourtant sur ses en-têtes de lettres.

Châtelaine, Marinette porte des robes en soie de Lyon et monte à cheval en « costume d'amazone ». Elle acclimata, en Ile-de-France, les melons dont son père lui a enseigné, à Honfleur, la « taille et la conduite ». Férée d'horticulture, elle avait suivi, à Paris, les cours qu'André Thouin, « Jardinier en chef du Roi », dispensait au Muséum d'histoire naturelle. C'est en cet endroit prestigieux qu'elle avait rencontré Jacques Bernardin de Saint-Pierre qui deviendra son voisin en Seine-et-Oise et qu'elle recevra dans son salon entre deux parties de tric-trac. Alors âgé de plus de 60 ans, Bernardin de Saint-Pierre est veuf de Félicité Didot, fille de l'imprimeur-éditeur mais il est remarié, depuis 1800 avec son élève, Charlotte de Lafite-Pelleport qui sympathise immédiatement avec Marinette. Le savant qui avait été attaché à

l'ambassade de France à Saint-Petersbourg prédit, en pure perte, la débâcle napoléonienne en Russie et l'année 1814 ramène une ultime fois Mme de Bermon à Honfleur avant qu'elle ne chasse résolument les troupes étrangères de son château. Comme on le disait à l'époque : « Les Bourbons paraissent être revenus dans les fourgons des Cosaques ».

Détail passionnant, en se fondant sur des échanges avec Hans Naef, un des grands spécialistes d'Ingres, les auteurs attribuent à Elizabeth Norton (1778-1858), le beau portrait de Bernardin en habit d'académicien que les Musées historiques du Havre donnent « en cours d'attribution » dans le catalogue de l'exposition *Paul & Virginie - Un exotisme enchanteur* (2014 - Maison de l'Armateur). Elisabeth Norton et sa demi-sœur Henriette Harvey furent effectivement liées à Madame de Bermon, aux Bernardin de Saint-Pierre et élèves d'Ingres. Elisabeth Norton est l'auteur de deux autres portraits de l'écrivain, tenus pour perdus mais connus par des copies de Paul Carpentier (1787-1877). Le premier le représente, en 1803, aux côtés de sa seconde épouse et de ses enfants et sa copie (une gouache de 1851) est conservée au Musée des Beaux-Arts de Rouen. Le second de 1804 figure Bernardin en buste et sa copie de 1847 est au Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. Ce détail compte car les portraits du botaniste sont peu nombreux, et



Étienne-Frédéric Lignon, Bernardin de Saint-Pierre, 1818, gravure d'après un dessin d'Anne-Louis Girodet de 1806

Élizabeth Norton, *Bernardin de Saint-Pierre en habit d'Académicien*, huile sur toile, 1807, Musées Historiques de la Ville du Havre.



comme me le faisait remarquer, Malcolm Cook, exégète britannique de Bernardin, le plus reproduit n'a pas été fait de visu. De fait, le portrait d'Anne-Louis Girodet (1767-1824), gravé par Étienne-Frédéric Lignon ou Josiah Wedgwood et d'après lequel Elizabeth Norton a composé son second tableau puis François-Séraphin Delpech, une lithographie en couleurs, est conçu d'après le dessin, la gravure ou le camée d'un tiers. Pourquoi donc ? Pour la bonne raison qu'il figure Bernardin vers ses trente ans et qu'alors Girodet était bébé.

Prodigues, les doctes éditeurs donnent encore en annexe, la relation de la visite de Louis XVI à Honfleur en 1786 et le témoignage de Jules Benjamin Louvet sur son entrée en maçonnerie. (© B. Noël)

Récit de Jules Benjamin Louvet présenté et annoté par Antoine du Boullay et Brigitte Lequeux, Chez les éditeurs - Versailles (duboullay.antoine@gmail.com), 2016.

Les cuirs dorés polychromes et le multi-accès FIXLAB CHARISMA : genèse d'une recherche innovante, revue *Techne*

Voilà une revue que vous ne connaissez sans doute pas, mais que l'on peut consulter dans la librairie RMN du Musée du Louvre, à Paris. Elle sert à publier des articles dans le cadre général de la science au service de l'histoire de l'art et des civilisa-

tions. C'est l'expression des analyses scientifiques que fait le Centre de recherche et de restauration des Musées de France pour ces institutions. Il avait déjà travaillé pour les pavés du Pré d'Auge, il a analysé d'autres œuvres que l'on trouve dans les églises : des devant d'autel en cuir doré polychrome.

Lors de notre dernière Nuit des Retables (juillet 2016), nos commentateurs s'étaient intéressés à trois devant d'autel en cuir doré qui se trouvaient dans l'église d'Auquainville. Ils avaient donné des détails techniques confortés par l'article de *Techne* qui fait l'objet de ce compte-rendu.

C'est dans le cadre du programme européen CHARISMA que cette étude sur les cuirs dorés polychromes a débuté. Ce type de décors, principalement fabriqués, entre le XVI^e et le XVII^e siècle, en Europe, est rarement signé. Leur datation et leur provenance sont donc actuellement déduites le plus souvent par leur facture et leurs caractères stylistiques, d'où le caractère aléatoire des conclusions.

Improprement appelés « Cuirs de Cordoue », ces cuirs dorés viennent d'Espagne, puis ont été produits dans toute l'Europe, où ils ont connu leur apogée du XVI^e au XVIII^e siècle. Ils étaient utilisés comme tentures murales dans les riches demeures. La Salle dorée du palais épiscopal de Lisieux en était ornée, témoignage d'un art décoratif luxueux, voulu par un

évêque fastueux de Lisieux.

Ces « cuirs dorés » sont complexes à analyser en raison de leur nature hétérogène. Le cuir provient de peaux de moutons, de chèvres ou d'agneaux, avec un tannage végétal. On colle dessus des feuilles d'argent, recouvertes d'un vernis jaune, fait de résines végétales cuites dans de l'huile de lin, ce qui donne un aspect « doré ». La surface obtenue est travaillée au repoussé ou non, décorée ou non avec des peintures à l'huile et ciselée aux petits fers.

Cette multiplicité de matériaux (organiques et inorganiques) entraîne une multiplicité d'études qui n'ont pas encore donné toutes leurs conclusions. Les auteurs de l'article se félicitent néanmoins de la coopération et du partenariat entre différents laboratoires qui travaillèrent dans le cadre de projets divers CHARISMA, CORDOBA et CORD'ARGENT, qui ont permis l'utilisation de deux grands instruments mythiques du laboratoire des Musées de France : le synchrotron SOLEIL et l'accélérateur AGLAE.

Nous attendons donc qu'une étude soit faite dans ce cadre sur les cuirs de Cordoue de la Salle dorée du palais épiscopal de Lisieux et des antependiums d'Auquainville. (J. Bergeret)

Laurianne Robinet, Céline Bonnot-Diconne, Claire Pacheco, Marie Radepon, Jean-Pierre Fournet, Mariabianca Paris et Marcella loele, revue Techne, numéro 43, 2016, p. 114 à 119

Antependium de maître d'autel de l'église d'Auquainville.

